

Patricia Liégeois,
Frassinoro (Italie)

Un bouton de chandail

Elle court, éperdue. En cette année 1962, elle aura 25 ans au mois de juin et sa fille 3 ans en octobre. Mais ni l'une ni l'autre ne fêtera son anniversaire si elle ne court pas assez vite. Il faut donc courir sans faiblesse et réfléchir aussi vite. Cependant, dans l'alternative : se cacher ou fuir, sans autre issue possible, elle a déjà choisi.

Dans les rues chaudes, dorénavant hostiles, elle court le long de murs blancs aux portes basses et aux fenêtres condamnées par de vieilles et vaines planches. Les seules maisons ouvertes sont celles qui ont été récemment enfoncées et pillées. Des meubles démembrés, de la vaisselle ébréchée, du linge en lambeaux, des photos déchirées, des vies éparpillées, jonchent des jardins autrefois parfumés et multicolores. Des portails balancent hors de leurs gonds et jusque sur les trottoirs se poursuit la débandade d'une époque révolue. Consciente du danger embusqué dans le saccage des boutiques et des demeures hâtivement abandonnées, elle a pris un chemin familier, désert aux heures les plus chaudes, qui serpente vers le haut de la ville. La poussière colle à la sueur qui glisse sur son corps veuf depuis trois mois. Elle n'appartient plus à personne et cette solitude, dans l'isolement du chemin, la fragilise encore plus. Il ne lui reste plus que sa fille qu'il faut éloigner, qu'il faut faire partir. Elle pleure sans larme, elle doit économiser son souffle et courir aussi vite que le peuvent ses jambes douloureuses. Avant, ici, sous les citronniers odorants, elle se promenait amoureusement au bras de son mari. Il n'est plus le temps de la flânerie, la tête posée sur l'épaule protectrice...

Si elle tournait la tête elle verrait la mer au loin, si éblouissante sous le ciel immense. Y a-t-il eu des jours d'émerveillement à ce

spectacle ? Des jours de plage que l'on rejoignait en bande, un sac de toile jeté sur l'épaule ? Des soirs, sur la place surplombant la baie, résonnant de pas de danses ? Où sont les fruits, les fleurs ? Où sont l'insouciance et la confiance ? Elle ne le sait plus et peut-être ne le saura-t-elle plus jamais. « Faites que j'arrive à temps » supplie-t-elle en direction de Notre-Dame d'Afrique qui surplombe la ville et dont le grand orgue, dans le cœur des fugitifs, résonne comme un glas.

Son cœur, à elle, bat violemment comme vient de battre la porte du jardin qu'elle pousse sans ménagement. Elle entend vaguement la boîte aux lettres tomber, qu'importe, il n'y aura plus de courrier à cette adresse. Elle l'enjambe, piétine les fleurs, qu'importe, il n'y aura plus de fleurs cueillies au matin et posées en bouquet sur la table. Elle crie, mais personne ne se penche à la fenêtre. Affolée, elle passe le seuil de la maison en hurlant les prénoms de sa fille, de sa mère et de sa sœur.

Après les bruits de mitraillettes, les cris de foule, les battements de son cœur et celui de sa respiration essoufflée, le brusque silence l'étourdit. Dans la pénombre, le long couloir est frais et bienveillant. Elle s'appuie contre le mur tapissé. Le temps se suspend et se décompose en séquences qui se juxtaposent. Tout ce que contient la maison, de souvenirs, d'odeurs, d'évènements heureux ou malheureux, pénètre au plus profond d'elle-même.

Le couloir résonne de « Bonjour, je passais par là, tu peux m'offrir un café ? » « Salut frangine, où es-tu ? » « Sbal el kheir ! Ouach rak ?¹ » ... Les murs réfléchissent en ombres chinoises sa mère qui traîne le panier à linge, son beau-père en maillot de corps s'épongeant le front, un jeu de dominos à la main, sa fille dans un berceau en tissu bleu, sa sœur penchée sur un livre dont elle déchiffre avec peine les lettres, son frère levant les bras de victoire à l'annonce de sa mutation sur le continent, elle, petite fille, nettoyant la cage à

¹ *Bonjour, comment ça va ?*

oiseaux, regardant son père partir sur les chantiers... et plus tard, à 13 ans, se préparant pour se rendre à l'atelier de couture où elle fait son apprentissage ... Il y a des odeurs de café, d'épices, de menthe, de tissus coupés, de dragées et aussi d'encens... Sur le pas de la porte ne sont-ce pas les voisins qui rient ? Et dans la rue, les enfants qui mêlent autant leurs jeux que les langues dans lesquelles chacun d'eux parle ? Et ces talons qui claquent sur le carrelage, ne sont-ce pas ceux de ces femmes, riches, belles, qui viennent commander leur nouvelle robe ? Elle se voit, à genoux, taillant le tissu, surfilant l'ourlet qui caresse leurs belles jambes bronzées ou ornant leurs décolletés de soies colorées. Elle les voit ensuite qui descendent vers la ville, un petit chapeau sur la tête retenu d'une main élégante... car il y a ce vent qui souffle en brise légère. Ce vent qui éparpille les odeurs du souk dans les quartiers de la ville blanche et tous les rires, tous les rires qui ont tissé leurs vies... malgré les peines qui en ont ponctué aussi le chemin.

Toujours appuyée contre le mur du couloir où elle croit reprendre souffle, mais en vérité, où elle fait le plein de tout ce que ses valises ne pourront contenir, elle interroge cet inconnu que devient sa vie : « C'est la fin, n'est-ce pas ? ». Sa tête retenue par le mur encore protecteur, elle laisse finalement ses larmes couler. Sa robe est froissée. Elle l'a faite d'un gris perle qui ne laisse aucun doute sur le deuil qu'elle porte. Sobres, simples et pourtant, sans le vouloir ni le savoir, si distinguées : elle, sa robe, ses petites chaussures, ses longues mains... Elle sent un corps s'appuyer contre elle, une ombre qui l'accompagne depuis trois mois. Elle se laisse bercer et demande pitié. Elle s'enfonce dans un labyrinthe d'émotions contradictoires faites de joie, de remords, de rage. Elle est entêtée, elle voudrait comprendre. Elle est si seule, elle voudrait revivre les jours de bonheur. Elle est en danger, elle voudrait se plaindre. L'ombre ne peut être d'aucune aide et pourtant elle l'appelle et pourtant elle s'y accroche. Quand elle finit par s'en détacher, elle a l'impression de sortir du trou qu'a creusé la balle qui a traversé le corps de celui qu'elle a aimé. Elle regarde ses mains, son corps entier maculés de

sang et comme en surimpression, elle se voit elle, immaculée, innocente, involontairement prise dans un conflit dont elle ne comprend ni les tenants ni les aboutissants.

Le mur vacille, c'est elle qui chancelle. Elle perd l'équilibre et veut renoncer mais une petite main attrape la sienne et la ramène. Elle baisse les yeux et voit cette petite fille qui est la sienne. Elle va avoir trois ans en octobre, repense-t-elle. Elle aspire avec brutalité tout l'air que peuvent contenir ses poumons opprimés, elle se redresse et reprend sa course le long du couloir, les jambes de la petite fille derrière elle, ballotant de-ci de-là. Le couloir s'allonge, fuit, disparaît.

- Maman, hurle-t-elle, les valises, vite les valises, il faut partir...

Elle surgit dans la cuisine où sa mère et sa sœur sont assises, silencieuses, devant une table vide. La propreté du lieu sent déjà l'absence. Sa mère a ce regard de récits d'exils qu'elle racontait dans son dialecte italien aux enfants attentifs : départs du village avec une pauvre valise, embrassades aux retours incertains, autocars qui s'éloignent des prés où paissaient de pauvres troupeaux, adieux aux monts enneigés ; bateaux en dernière classe pour des horizons brouillés, arrivée dans des ports plombés de soleil, jours laborieux et insultes en demi-teinte, mets étranges qui nouent l'estomac et plus tard, enfin, le travail trouvé, la place gagnée, l'argent économisé et la perspective d'une vie meilleure... malgré les peines qui en ont ponctué le chemin.

Oui, elle comprend ce que le regard de sa mère chuchote :

- Non, pas une seconde fois. Pour aller où ? Le retour au village est impossible. Qui voudra de nous, quémandeuses sans toit, sans vivre, sans autonomie ? Ne plus être celles qui fuient, sans but et indésirables partout sur la surface de la terre. La honte, le dénuement...

Elle s'agenouille et met sa tête sur ce tablier qui sent encore la farine, l'huile d'olive et le savon noir.

- Maman, dit-elle d'une voix plus douce, maman, il faut partir, vite. Une voiture va venir nous chercher. Il y a des billets d'avion pour nous. Mais la route pour l'aéroport va bientôt être fermée.
- Non, la maison, le jardin, les voisins...
- Tout le monde est parti, maman, nous sommes les seules, les dernières du quartier. Il n'y a plus personne.
- Mais ton travail, ta machine à coudre, l'école des petites, les affaires...
- Maman, s'il te plaît, vite...
- Où irons-nous ?
- Le plus loin possible, on m'a dit au Canada ou en Australie... Je ne sais pas, loin... vite ! »

Elle sait le danger imminent. Elle a vu la foule déchaînée qui cherche vengeance. Elle en a été violemment et miraculeusement extraite par les mains secourables de Si Tarek, ce marchand du souk dont la femme porte les robes qu'elle a confectionnées. Elle a été cachée puis vivement invitée à courir vite :

- Allah ibarek fik², lui a-t-on souhaité.
- Sarh'a³, a-t-elle répondu. Puis, elle a couru, vite.

Elle aura 25 ans en juillet mais dans quel monde ? Celui où ses parents ont immigré pour fuir la faim et le fascisme – celui où elle et sa fille sont nées - celui où sont enterrés son père, son mari - ce monde-là, lui dit-on, n'est plus. Elle se relève, abattue, elle regarde ces trois générations de femmes seules : elle, sa sœur, sa mère, sa fille... Des générations d'errance, de pays en pays, de maison en maison, de deuil en deuil... ..

Comment faut-il faire pour rester quelque part ? Et elles, les survivantes, où devront-elles renaître encore ? Qui, dans des mondes d'avant, d'ailleurs... les accueillera ?

² *Que Dieu soit avec toi.*

³ *Merci*

Les petites filles, habillées de ces petites robes printanières en coton qui découvrent les genoux, regardent en silence les deux femmes qui se déplacent comme en apesanteur. Debout au milieu du couloir, elles les voient passer et repasser d'une pièce à l'autre. On leur dit de prendre un chandail pour le voyage. Elles prennent un chandail. Une seule des valises emportées trente ans plus tôt suffit à entasser rapidement le nécessaire au départ. Tout le reste, dans l'urgence, est superflu.

Soudain, elles sont projetées au sol. Une camionnette passe et tire en rafale des balles qui rebondissent sur les murs des maisons abandonnées. Elles ne doivent en aucun cas révéler leur présence dans ce quartier qui bientôt sera le maigre butin à se partager : des maisons populaires, des potagers de petites gens, des meubles faits par des mains de maçons, de menuisiers ou de manœuvres, du pauvre linge rapiécé, lavé, relavé et plié avec soin dans des armoires odorant le camphre. Des pans de vies arrachés par d'autres vies fragmentées.

Enfin, toutes les quatre blotties derrière la porte d'entrée, elles attendent la voiture qui doit les emporter. Leurs mains se serrent. Derrière elles, il y a le couloir, quatre portes qui s'ouvrent sur quatre pièces, plus loin, un escalier qui monte aux deux chambres : des murs, un toit, un mur d'enceinte, un citronnier, une paillasse en guise de buanderie. Vu de très loin et de très haut : ce n'est rien qu'un point insignifiant sur la planète. Chacune est enfermée dans sa peur. Chacune devient son propre centre et laisse dans le couloir plus que des dessins éparpillés au sol, plus qu'une cage à oiseaux, plus qu'une machine à coudre, du linge brodé, des photos, des lettres ou des échos. Chacune abandonne là ce que jamais elle ne retrouvera : une part d'elle-même.

Puis, elles courent dans le sentier au bout duquel une porte s'ouvre ; elles s'engouffrent dans une voiture. Derrière elles, une porte bat au vent du pillage. Elles ne sauront jamais ce qui est préférable ; une porte ouverte ou une porte fermée. Elles sont déjà éloignées, loin, lointaines.

Dans la voiture de Si Tarek, où elle a rassemblé ce qui lui reste de famille, elle retrouve ses esprits. Elles sont sauvées ! On lui dit que partir est la meilleure chose à faire, qu'on essaiera de sauver aussi quelques meubles, qu'on les leur enverra, qu'il ne faut plus revenir, qu'il ne faut ni écrire ni chercher à les contacter, qu'ils n'oublieront pas, qu'ils sont navrés. Ceux qui partent et ceux qui restent pleurent dans la voiture. Puis, elle se détend et regarde une dernière fois sa ville. Son cœur se gonfle de tout ce qu'elle a aimé sous ce soleil implacable. Cette ville blanche qui demain changera le nom de ses rues a été sa ville, sa liberté, son espace. Tel un oiseau, elle la survole et en inspire les rues tortueuses, les amples boulevards, les rives bleues, le clocher de son église, les parcs, les marchés ... mais son regard scrutateur soudain se fixe sur un lieu à flanc de colline, un lieu qu'elle connaît bien, aux senteurs d'eucalyptus et aux alignements réguliers. D'un battement d'ailes, elle descend, s'en approche, en fait le tour et voit ce qu'elle n'aurait pas dû voir. Alignées l'une à côté de l'autre : deux tombes, deux ombres qui elles, ne partiront pas. Cette évidence la saisit et pétrifie son projet de départ, elle en perd les raisons et les objectifs. Non, ces hommes qui l'ont tenue dans leurs bras, et qu'elle tient rivés dans son cœur comme des ancrs, ce père, ce mari, qui ne fuiront nulle part, il faudrait les laisser ? Si ce monde, vraiment, n'est plus, pense-t-elle, qui veillera sur eux ?

Même s'il est difficile de se faufiler dans la circulation en débandade, voici l'aéroport et l'avion providentiel. Dans la foule qui pousse et houle, elle dirige vers le guichet d'embarquement, sa mère et les deux petites filles qui laissent traîner derrière elles leurs chandails au sol. Là, elle s'agenouille devant sa fille, remet hâtivement en ordre ses cheveux, sa robe et lui dit : « Prends soin de tes affaires, comme de ceux que tu aimes. ». Elle la serre si fort dans ses bras, l'embrasse et laisse la vague humaine les séparer sans qu'elle n'y oppose une quelconque résistance. Elle ne cherche pas à se réinsérer dans la file d'attente. À sa mère qui la suit interrogativement des yeux, elle fait non de la tête et détourne son regard. Quelque chose roule à ses pieds. Elle reconnaît l'un des

quatre petits boutons qu'elle avait cousu au chandail de sa fille. C'est un bouton fantaisie en daim, brodé d'un motif jacquard rosé et crème. Un très joli bouton qui embellissait notoirement le simple chandail tricoté main. Elle le saisit, constate « Le fil s'est cassé », lève les yeux et voit les petites robes claires, fleuries, de sa sœur et de sa fille courir vers l'avion. Elle ne leur fait aucun signe car elles n'ont pas encore remarqué son absence et sa main est trop lourde. Sur les dernières marches avant que la porte de la carlingue ne se referme, sa mère agite un mouchoir dans sa direction. Enfin, collés aux hublots, des visages. Qui appellent-ils ? Qui n'appelleront-ils plus ?

L'avion qui décolle, laisse sur la piste quelques objets égarés. C'est le spectacle atterrissant d'un naufrage.

Octobre 1984... Un vernissage, rue Sainte-Anne, Québec.

Les visiteurs s'arrêtent volontiers devant ses œuvres originales qui sont composées de centaines de boutons cousus sur des toiles grossières laissant voir ou non la trame. L'une d'entre-elles représente trois femmes marchant telles des funambules sur un fil au-dessus des terres et des océans. Trois boutons fantaisies en daim, brodés d'un motif jacquard rosé et crème, représentent leurs têtes. Plus loin, des ombres semblent s'envoler soulevées par des ballons... plus loin encore, une autre forme indécise est juste croquée au fusain, elle esquisse un mouvement de la main.

En bas du tableau, une fiche explicative :

- En mémoire de ma mère couturière, qui a choisi de rester avec ceux qui ne pouvaient partir. Grâce aux fils invisibles qu'elle a probablement tissés à travers le temps et l'espace, nous, nous y sommes arrivées et nous ne nous sommes pas tout à fait perdues. J'ai eu 25 ans hier. Merci -

Titre du tableau : Intimes errances